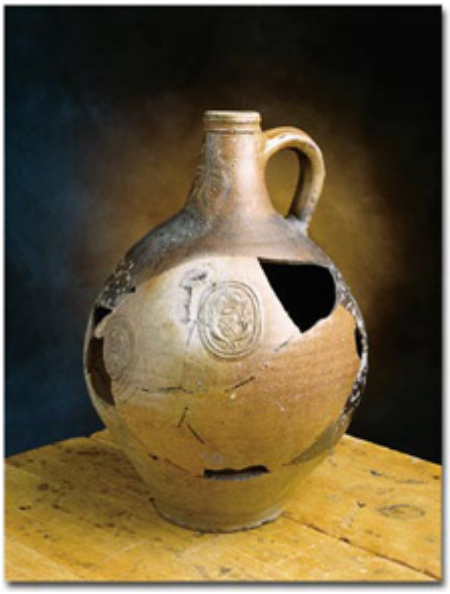
La Samaritaine, Jean 4,1-42



« Tu n'es qu'une cruche », a-t-on l'habitude de me dire… Vous vous dites que cela pourrait paraître insultant, que je pourrais me sentir vexée, rabaissée, que je devrais en ces cas déclamer quelque répartie cinglante, au lieu de me tenir coite, sans même un tressaillement qui ferait paraître mon indignation… Mais… C'est qu'ils ont raison… Je ne suis qu'une cruche… On me remplit, on me vide, on me trimballe, on me laisse traîner, on m'a même laissée tomber, quelquefois…

Heureusement, même si je ne suis qu'une cruche, je suis au moins une cruche résistante. Il m'est arrivée de me fendiller, mais jamais je n'ai laissé le liquide que je contenais s'épandre… C'est trop précieux, l'eau, je prends mon travail au sérieux !
Enfin, non, je mens… C'est que c'est un aveu gênant, dans ma fonction… Mais une seule fois, promis, jamais avant et plus jamais après ! Et il faut dire que les circonstances m'en sont atténuantes, vraiment, ce n'était pas vraiment de ma faute, même si j'ai moi-même été distraite !

Je faisais partie d'une famille de Sychar, depuis bien longtemps… Enfin, « famille », je m'entends, c'était un peu compliqué… Certes, je n'avais guère à faire aux hommes de la maisonnée, pour des raisons évidentes, et à peine me faisais-je à l'un qu'un autre apparaissait, après vaisselle cassée… J'ai toujours été épargnée, heureusement… Mais pas ma maîtresse… Elle, ce n'était pas de cruche qu'on la traitait, c'était d'autre chose… Et ça la rendait tellement triste, j'en ai encore une marque sur le côté gauche, un jour qu'une larme s'épandit jusqu'à moi…
Pourtant, j'en suis témoin, ce dont on l'accusait, elle ne l'était pas, et tout était loin d'être entièrement de sa faute, même d'un point de vue de cruche !
Le souci, c'était que du coup, à cette époque, on ne pouvait plus aller comme autrefois jusqu'au puits. Avant, c'était chouette, on y allait aux heures où le soleil monte ou décline, où la chaleur ne fait pas encore ou plus sentir sa morsure cuisante… Ces heures où l'on a le temps de prendre le temps, où l'on retrouve les amies, où l'on échange les progrès des derniers-nés, les espérances pour les premiers-nés, et la vie du village, ses joies et ses scandales… Longtemps, ma

maîtresse et moi avons été les bienvenues, on nous accueillait comme on accueillait nous-mêmes, entre sourires, exclamations et messes basses… Des heures tellement agréables, si vous saviez…

Mais de fil en aiguille (ce n'est pas le moment d'entrer ici dans le détail, c'est une histoire compliquée, et longue, très longue), les messes basses ont fini par concerner ma maîtresse, et de plus en plus souvent, les autres femmes se tenaient à l'écart, un peu devant, un peu derrière, sur la route, pour chuchoter, et hésitaient à se tenir à notre hauteur… Puis il y a eu des rires étouffés, et puis des sourcils réprobateurs, et puis enfin des paroles qui font mal, des mots lancés comme des pierres et qui ne ricochent pas, qui restent plantés là où ils ont atteint leur cible…
Alors un beau jour, nous ne sommes plus allées avec les autres… Il n'y avait plus de paroles pour nous, il n'y avait plus de rires pour nous… Nous avons délaissé les heures agréables, pour y aller aux autres, celles où le soleil brûle, celles où la gorge sèche, celles où personne ne sort de l'ombre bienfaisante des maisons… Nous en avons fait notre quotidien, mais je sentais bien dans la démarche de ma maîtresse combien cela lui pesait, et que ce n'était pas seulement la chaleur qui rendait son pas moins assuré…

Ce jour-là était à l'instar des autres, anonyme et solitaire… Quelle ne fut pas notre surprise de découvrir quelqu'un installé sur la margelle du puits… Et en plus un homme ! Et en plus un juif ! Jamais de mémoire de cruche, on n'avait vu pareil événement ! J'ai senti ma maîtresse hésiter, mais elle avait trop besoin de cette eau, tant pis s'il fallait subir quelques quolibets ou désagréables mots… Alors elle s'est approchée, le front haut, me serrant juste un peu plus que de mesure contre sa hanche, prête à en découdre si la situation l'exigeait… Elle a fait comme si elle ne le voyait pas, mais moi, je l'observais en douce, cet inconnu… Inconnu ne rime pas avec danger, mais c'est pourtant le cas…
Mais quand j'ai vu son regard… Là-dedans, il n'y avait pas de réprobation, de rancœur, de jugement, et même pas non plus de pitié ou de commisération… Non, juste un regard qui regardait, qui attendait, qui espérait, même, mais sans impatience, comme avec juste une pointe de tendresse, comme s'il savait qui était celle qui était à côté de lui. Il a pris la parole, pour lui demander le plus simple et le plus essentiel… « Peux-tu me donner de l'eau ? J'ai soif… » J'en ai frémi de toute mon argile ! Le ton était doux, amical, si longtemps que je n'avais pas entendu ça ! Pourvu qu'elle s'en rende compte, qu'elle soit aimable !

Évidemment non ! Elle l'a rabroué, une horreur ! Avec un ton, en plus ! Elle s'est moquée de lui, genre « Eh ben, tu n'as pas peur de t'approcher de moi, de me

parler, toi un homme, un juif, un mec bien ? »… Si j'avais pu, je m'en serais bouché les anses ! Bon sang, j'imaginais déjà la suite… (grand soupir…)

Mais… Mais lui, au lieu de s'énerver, de tourner les talons, il a persévéré, même il est entré dans son jeu, toujours avec ce même regard, et du coup, elle a bien été obligé de prendre sa présence en compte, et d'écouter ses paroles, puisqu'il n'avait pas l'air de braver toutes les bienséances pour simplement se moquer d'elle…
Peu à peu, ses défenses sont tombées, et ils se sont rencontrés… Il lui a dit un dieu qui ne s'arrêtait pas aux frontières géographiques, il lui a dit un dieu qui ne s'arrêtait pas aux frontières de genre, il lui a dit un dieu qui ne s'arrêtait pas aux frontières de la morale, il lui a dit un dieu qui ne s'arrêtait pas aux frontières du paraître, d'une eau qui coule partout, gracieuse, et qu'aucun obstacle ne saurait arrêter…

J'ai senti que ses poumons se gonflaient comme jamais, qu'elle avait à nouveau envie de respirer, d'inspirer, d'expirer, de laisser sortir paroles et rires, de laisser la vie venir en elle, d'oser être… Je la sentais encore indécise, si près d'y croire, si proche de laisser éclater tous les carcans qui avaient été les siens ces derniers temps, de laisser cette parole qui ne ressemblait à aucune autre entendue mettre du baume sur toutes ses cicatrices d'abandon et de rejet… Elle en était si près…

C'est à ce moment-là que ses amis à lui sont arrivés, choqués par la scène, faisant des reproches à cet homme de parler à cette femme… Rien que le ton m'aurait fissuré ! J'ai eu alors si peur que tout ne s'en arrête là ! l'espoir, le dialogue, la vie qui paraissait pouvoir reprendre dans le cœur de ma maîtresse !

C'est là que j'ai glissé de ses bras, ou qu'elle m'a laissé tomber sur le sol, et que je me suis fissurée… Le choc, puis le silence, qui m'a paru une éternité… je ne sais pas ce qu'il se passait, je ne voyais rien…

Et puis c'est lui qui m'a pris dans ses mains, qui m'a relevé, qui m'a emplie d'eau, et qui m'a remis entre les bras de ma maîtresse… « Va, lui a-t-il dit, la grâce est avec toi, n'écoutes pas ce que les gens te disent, ne t'arrête pas à ce qu'ils pensent de toi, Dieu t'aime, quoi qu'ils en disent, et tu es aussi précieuse que cette eau rare »… Elle a alors couru comme jamais, sous le regard interloqué de ceux qui accompagnaient cet homme !
Mais je vais vous dire, jamais je n'ai transporté d'eau plus rafraichissante, en ces quelques minutes, même si nous en avons perdu en route, dans les cahots de la course ! Et elle, elle a été alors comme une source qui ne s'épuise pas, elle a dit,

et redit, elle a raconté et raconté à nouveau, elle a frappé à toutes les portes, elle a crié la nouvelle sur la place du village, et peu à peu, pas une entrée n'est restée fermée, pas un volet n'est resté clos… Ils ont fini par sortir, tous… Et ils ont entendu… Et ils sont retournés au puits avec elle… Et ils ont entendu, et ils ont compris…

Moi, dans l'agitation, elle m'avait oubliée sur la place… Mais j'ai recueilli chaque parole et émotion de ceux qui sont ensuite revenus, et qui sont passés devant moi…

Oui, j'étais fendue, et je porte encore cette cicatrice, mais j'ai vécu encore d'innombrables voyages jusqu'au puits, ma maîtresse riant au milieu des autres sous le soleil… Par cet homme, Jésus – nous avons appris son nom après –, la grâce était venue, la vie était revenue… Et elles sont demeurées…

Vous savez quoi ? Je suis la plus heureuse des cruches… Et je l'assume !

Crédit : Point KT